



**HAL**  
open science

# L'habitation humaine, avec et par-delà Henri Maldiney

Mathias Rollot

► **To cite this version:**

Mathias Rollot. L'habitation humaine, avec et par-delà Henri Maldiney. Hermann. A l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney, 2016. hal-01851271

**HAL Id: hal-01851271**

**<https://hal.science/hal-01851271>**

Submitted on 25 Aug 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## IX

### L'habitation humaine, avec et par-delà Henri Maldiney

MATHIAS ROLLOT

Que comprendre par « habiter » ? En chemin avec Henri Maldiney sur la pensée de l'habitation humaine, nous allons tenter de relire la notion d'habiter comme une rythmique existentielle entre des tensions en dialogues. Comment ces polarités dialogiques sont-elles accompagnées ou mises en difficultés par les situations contemporaines ? Voilà qui constituerait un second temps qui dépasse le cadre de notre propos présent, mais qui, à n'en pas douter, pourrait devenir un outil de lutte précis, méthodique et fondé contre le mortifère à l'œuvre.

Proposant pour l'heure trois figures dialogiques emblématiques de ce que signifie « habiter », trois axes de tensions entre des polarités qui semblent *a priori* s'opposer, mais travaillent à bien y regarder *ensemble*, et bien souvent même sont présentes simultanément l'une *et* l'autre et l'une *à* l'autre. Il pourrait alors, évidemment, être fait état d'autres polarités, et la proposition n'a pas prétention à l'exhaustivité, mais vise plutôt à se constituer comme prétexte créatif pour considérer, l'apport potentiel de la réflexion maldinéenne à toute pensée de ce que peut signifier « habiter ».

#### I. POLARITÉ DIALOGIQUE D'« HABITER » (I) : ENTRE CHAOS ET COSMOS

Notre première tension tient à l'idée qu'habiter est une dynamique instable entre ordre et désordre, un échange renouvelé entre un chaos singulier, nécessaire, un « salir » et un polluer même pour Michel Serres<sup>1</sup> – et une mise en cosmos, un ordonnement, voire une purification même dans la culture japonaise. « Habiter », en effet ce n'est pas simplement

---

1. M. Serres, *Le mal propre*, Paris, Le Pommier, 2008.

« être jeté dans le chaos », c'est aussi s'y faire une place, s'y construire un monde à l'intérieur du monde lui-même. « Vous ne pouvez pas habiter, je dis bien habiter, en un lieu qui a déjà eu lieu<sup>2</sup> », affirme Henri Maldiney. Heureusement nous reste-t-il toujours la possibilité de faire monde à nouveau, de faire lieu à nouveau. À savoir pour le dire avec Bernard Charbonneau, « ici finit un monde; mais des éléments fondamentaux un autre monde peut à chaque instant renaître<sup>3</sup> ».

Dans une co-construction entre sujet et monde, habiter est à envisager comme un dialogue avec des héritages naturels et culturels en vue d'un *à-venir* : une intrication existentielle et temporelle. Soit pour le dire avec Heidegger : « c'est seulement aussi longtemps que le *Dasein* est qu'il *peut être* comme ayant été<sup>4</sup>. » On connaît l'influence majeure de la pensée heideggérienne sur la philosophie maldinéenne. Sur le *Dasein*, notamment, et cette idée d'une imbrication entre capacité et porosité du sujet au monde, Henri Maldiney développe : « je suis "le là" de tout ce qui est, et je suis "le là" parce que je suis l'ouvreur d'un monde dans lequel tout l'étant a sens<sup>5</sup>. » Ou encore : « Être au monde est autre chose que faire partie du monde. Être-à, c'est se porter en avant de soi, se dépasser dans l'ouverture<sup>6</sup>. »

Cette compréhension de ce que signifie « habiter », entre *construire* et *être construit* par le monde, ouvre évidemment à des résonances pour l'architecture, qui saura, comme à son habitude, comprendre ces propos très littéralement. Mais comment lui en vouloir ? L'architecture tient, *littéralement*, entre nature et culture, ce rôle de *seuil* entre l'humanité et sa demeure terrestre ; l'architecture *est* dialogue entre la Terre et le monde humain. Or, habiter c'est participer à l'établissement de l'humanité sur la Terre – et être de cette humanité comme pièce d'un ensemble naturel plus vaste ; construire la culture, tout en étant construit par cette culture en tant qu'être vivant, naturalité biologique, bref, construire un tissage d'entrelacs nature/culture qui dépasse largement l'hybridité littérale des imaginaires architecturaux et urbains ; c'est se tenir dans un entre-deux, assumer, considérer et construire

2. C. Younès (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, Paris, Cerf, 2007 p. 192.

3. B. Charbonneau, *Le jardin de Babylone* [1969], Paris, Encyclopédie des nuisances, 2002, p. 54.

4. Cité par George Steiner, *Martin Heidegger* [1978], Paris, Albin Michel, 1981, p. 145.

5. C. Younès (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, éd. cit., p. 186.

6. H. Maldiney, *Ouvrir le rien, l'art nu*, La Versanne, Encre marine, 2000, p. 348.

ce milieu dans ses richesses potentielles – se servir de cette position pour construire une conscience écosophique<sup>7</sup> : écologique et humaniste à la fois. Habiter, c'est déjà, quelque part, architecturer son monde, et être architecturé par lui...

## II. POLARITÉ DIALOGIQUE D'« HABITER » (II) : ENTRE CONSTANCE ET RENOUVEAU

Une deuxième polarité habitationnelle tient dans la considération qu'habiter, c'est nécessairement être d'une part dans la constance, le familier<sup>8</sup>, le connu, l'habitude, le chez-soi, la langue<sup>9</sup> apprise et vécue depuis l'enfance – et d'autre part être dans le nouveau, l'exil, la surprise, voire le nomadisme. Soit, pour le dire en termes plus heideggériens, habiter est un mouvement de l'être qui oscille entre enracinement et déracinement<sup>10</sup>. Les penseurs de l'habitation et l'existence humaine sur la Terre sont nombreux à se partager l'une ou l'autre de ces positions. Mais il nous faut l'affirmer : l'énergie régénératrice de nos capacités habitationnelles ne peut résider dans l'une *ou* l'autre de ces manières d'être au monde, elle se situe fondamentalement dans le rapport entretenu entre l'une *et* l'autre, l'équilibre constitué par leurs apports successifs ou simultanés : ce qui régénère, c'est l'ouverture à cette rencontre, à cette justesse que seule possède le milieu.

Par cette entrée, nous pouvons formuler une réflexion critique sur le rapport qu'entretiennent les écrits d'Henri Maldiney à l'architecture. Philosophe passionné d'art, le penseur en souligne avec brio la capacité d'ouverture, écrit et déploie cette capacité qu'à l'architecture de susciter l'événement, à permettre une rencontre inattendue de l'être à lui-même, une rencontre véritable. À ces propos, il ne faut pourtant pas s'arrêter, au risque sans cela de favoriser, justifier et soutenir un système d'architectures monumentales, d'architectures-spectacles, déjà trop présentes dans le monde architectural contemporain. Jean Nouvel

---

7. F. Guattari, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.

8. Sur la question du *familier*, plusieurs positions divergent. Voir notamment l'ouvrage *Habiter* de Michel Serres pour un lyrisme des paysages et cultures, une nostalgie de l'enfance, et *L'obsolescence de l'homme* (1956) de Günther Anders pour une théorie plus critique sur la « familiarisation » déshumanisante à l'œuvre.

9. On connaît à ce sujet les affirmations fondamentales d'Heidegger : « Le langage est la maison de l'être. Dans son abri, habite l'homme. »

10. Voir à cet égard, J. Ortega y Gasset, *Le Mythe de l'homme derrière la technique*, Paris, Allia, 2016.

lui-même le rappelle pourtant : « L'une des grandes difficultés de l'architecture, c'est qu'elle doit à la fois exister et rapidement se faire oublier, c'est-à-dire que tout espace vécu n'est pas fait pour être contemplé en permanence<sup>11</sup>. »

L'architecture et la ville ne peuvent être envisagées uniquement du point de vue de leur capacité à faire Œuvre, et heureusement avons-nous aussi une belle architecture, de qualité, mais qui est une architecture du repos, du répit, du calme, du discret, du rassurant, bref, une architecture qui nous laisse tranquille : c'est-à-dire que, dit autrement encore, heureusement que le chez-soi n'est pas « dans un état d'origine perpétuel » ! Il n'en serait pas un chez-soi, le propre de celui-ci étant justement de travailler à ne pas constituer une altérité, mais plutôt à sédimenter, figer, stabiliser. Et quand même, on habite un peu chez-soi aussi...

### III. POLARITÉ DIALOGIQUE D'« HABITER » (III) : ENTRE ÊTRE-LE-LÀ ET ÊTRE L'AILLEURS

Notre troisième rythmique habitationnelle enfin, peut se comprendre très littéralement : habiter, c'est se tenir dans ce juste milieu entre un proche, un immédiat, une corporéité, un contact, un sentir – et un horizon, un lointain qui nous dépasse et nous inclut parfois, un éloignement concret et figuré. Ce rapport devient un fondement existentiel lorsque ces extrémités fusionnent étrangement pour faire monde. Lorsque nous ne nous trouvons plus simplement entre deux, mais que nous pouvons habiter cet entre, ce milieu qui fait monde. C'est déplier une serviette sur une plage, ou se réveiller d'une sieste contre le tronc d'un arbre ; *faire monde* est une habitation qui n'a plus ni distance ni proximité, une climatique de la reliance interscalaire. Ce qui peut-être transparaît dans ces propos magnifiques de Maldiney :

L'alpiniste qui a, pendant des heures, palpé la pierre ou taillé la glace, est capable de saisir la reptation d'une fissure le long d'un dièdre, le reflet verdâtre ou bleuté des séracs ou une déchirure de la brume, comme un événement de l'élémentaire, comme l'apparition-disparition muette d'un signe perdu dans le silence compact d'un monde en soi, depuis toujours taciturne et fermé, mais qui brusquement s'éclaire à ce reflet ou s'ouvre par cette déchirure, doutant

---

11. J. Baudrillard et J. Nouvel, *Les objets singuliers. Architecture et philosophie*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 26.

soudain de son immobilité. Ce qui tout à l'heure était spectacle minéral devient maturation millénaire, rythme cosmique auquel l'acte de l'homme qui grimpe est comme suspendu. Le corps et l'esprit battent à l'unisson de cette présence, à la fois invincibles et menacés. Le monde n'est plus un spectacle pittoresque mais une réalité détachée de la continuité historique<sup>12</sup>.

Cette troisième proposition dialogique, en ce qu'elle suggère aussi plus métaphoriquement, peut s'entendre d'un point de vue ontologique, et témoigner alors de ce rapport complexe de l'être à sa *présence*.

C'est un fait qui mérite d'être approfondi : il semble que la pensée de ce qu'est « habiter » s'est principalement nourrie jusqu'à aujourd'hui d'un ensemble de philosophies qu'on pourrait appeler *présentielles* – qu'il s'agisse du *Dasein* heideggérien, de l'*Ouvert* et la *Présence* maldinéens, de l'idée de *présence totale* de Louis Lavelle, de l'*éthique* lévinassienne dans son rapport à l'*Autre*, ou même de l'ensemble de la phénoménologie elle-même, si l'on s'en tient aux propos d'Henri Maldiney affirmant qu'on est phénoménologue *par présence à la réalité telle qu'elle se donne*. C'est qu'en effet, pour le dire avec Dilthey, « jamais le soi ne *serait* sans cet autre, c'est-à-dire sans le monde, contre la résistance duquel il s'est éprouvé<sup>13</sup> ». Il faut être en présence, se tenir dans l'ouvert pour faire l'expérience de la rencontre – et l'habitation humaine semble bien, a priori, passer principalement par une *présence* aux lieux et aux êtres, aux choses telles qu'elles se *présentent* à nous dans leurs singularités et leurs altérités qui nous résistent. Habiter, c'est entrer dans la rythmique en dialogue de présence en présence : c'est évident lorsque l'on considère l'étymologie bien connue d'« ex-sistere » : *présence* et *existence* sont extrêmement proches en ce qu'ils signifient l'un et l'autre cette tenue *hors* et *à l'avant de soi*.

Mais « ex-sister » signifie-t-il pour autant « être en présence » ? S'ouvrir au monde et aux êtres n'est-il pas un mouvement indissociable d'une ouverture à soi-même, c'est-à-dire, parfois, d'une forme d'absence au monde ? Et de la même façon, l'ex-sistence à l'avant de soi n'est-elle pas impensable sans une forme d'ex-sistence de l'avant *en soi* ? *Dans* et *par* l'intime, le fantasmé, la mémoire et la corporéité, se joue aussi une ligne incontournable de l'existence humaine, et si être

---

12. H. Maldiney, *Regard Parole Espace*, Paris, Cerf, 1973, p. 15.

13. *La conscience historique et les conceptions du monde*, 1931, t. VIII, p. 18, cité par Anders Günther, *L'obsolescence de l'homme* [1956], Paris, Encyclopédie des nuisances, 2002, p. 223.

à l'écoute de ces intériorités béantes ne signifie pas la fermeture ou l'absence absolue, nous pouvons toutefois par elle entendre une gamme plus subtile de nuances et de variations du couple *présence-absence*. On s'étonnera alors que notre propos sur l'habitation traite soudainement de l'existence. C'est que, rappelle Maldiney, « Habiter et exister sont un. Habiter est un existentiel de l'homme, c'est pourquoi notre expérience du lieu est une épreuve d'existence<sup>14</sup> ».

S'il nous est possible de parler d'un *éveil au monde*, alors c'est que quelque part existe aussi quelque chose comme un *sommeil au monde*, et ce sommeil il faut le réaffirmer, est lui aussi constitutif de nos singularités. Les rêves sont un domaine primordial de (re)construction de l'ipséité du sujet. La construction du soi au monde est à envisager alors dans le mouvement de balancier qui est le sien entre attentions et répits, écoute et distraction – entre, peut-être, un *hors de soi* et un *hors à soi* : une existence à l'avant de soi, dans l'altérité, et une existence en dedans de soi, dans l'intime. Pour qui saurait ainsi accorder autant d'attention et d'intérêt aux mouvements de retraits qu'aux mouvements de déploiement, considérer la présence comme entité en dialogue plutôt que comme totalité complète et autosuffisante semble ouvrir un champ de potentialités régénéré pour la pensée de l'habiter. On convoquerait alors Gaston Bachelard sur cette question non plus uniquement pour sa *poétique de l'espace*, mais aussi depuis l'immensité de son travail sensible sur le riche dialogue qu'entretiennent l'existence et les rêves. Et on pourrait alors envisager d'ajouter au *Dasein* heideggérien quelque chose comme un *Wegsein*, cette terminologie ayant la richesse de témoigner tant d'une forme d'*être-l'ailleurs* que de rappeler le *Weg* heideggérien et donc de parler aussi, peut-être, d'un *être-en-chemin* : comprendre le *Dasein* comme une entité en dialogue avec un *Wegsein* serait tenter de comprendre les rapports qu'entretiennent *présence* et *absence*, mais aussi donc *absence* et *cheminement*, ou, pour le dire autrement, *repli* et *métamorphose*. Ce serait considérer le *ne-pas-être-là* heideggérien non plus uniquement comme un *être mort*, mais aussi comme une forme de présence de l'absence existentielle potentiellement riche et nécessaire pour l'Être.

Déployer pleinement ce dialogue inédit dépasse le format de notre enquête, qui ne peut nécessairement prendre qu'une forme

14. C. Younès (dir.), *Henri Maldiney. Philosophie, art et existence*, éd. cit., p. 168-169.

d'introduction et d'invitation à cette ouverture. En guise d'ouverture sur cette idée, nous considérerons pour terminer la mise en lumière que permettent les travaux de Günther Anders, et en quoi semble-t-il qu'eux aussi nous invitent à comprendre l'habitation humaine dans son rapport complexe entre *présence* et *absence*, *présence de l'absence* et *absence d'absence*. Il faudrait prendre le temps de citer un peu longuement ses journaux intimes, de l'exil, du retour en Europe mais aussi de ses visites à Hiroshima et Auschwitz, pour y dénicher ces tensions complexes propres à l'habiter humain que nous emportons avec nous à travers nos vies et nos existences ; je m'en tiendrai ici à celle-ci, extraite du récemment paru *Visite dans l'hadès*. Anders y raconte son retour à Breslau où il est né, après quarante ans d'absence. Il note :

C'est là que j'ai appris que j'existais, qu'il y avait un monde, à quoi ressemblait ce monde, ce que signifiait être chez soi, ce qu'étaient des chevaux, des fiacres et des ponts – tout cela, c'est là que je l'ai appris pour la première fois et les vrais chevaux, les vrais fiacres et les vrais ponts sont pour moi aujourd'hui encore les chevaux, fiacres et ponts que j'ai vus à Breslau, peu importe qu'on n'y trouve plus de chevaux, de fiacres ou de ponts [...] C'est seulement que je n'ai pas vu ce chez moi depuis un demi-siècle, depuis quatre fois plus de temps que je n'en ai passé là. C'est seulement que, là, il n'y a plus personne qui a déjà entendu parler de moi, peut-être même plus personne qui parle encore la langue que j'y ai apprise et qui (justement parce que j'ai appris à parler là) est encore la langue que je parle aujourd'hui, malgré toutes mes pérégrinations [...] <sup>15</sup>.

Ainsi peut-être, habiter, c'est aussi toujours *être-l'ailleurs*, ou, plutôt, emmener avec soi une part de l'ailleurs. C'est être là et *être-le-là*, mais aussi être en présence de l'absence, *être à ce qui n'est pas là* et qui nous habite malgré tout – des lieux mais aussi des vies, des visages qui nous dévisagent, tant et si bien que parfois ils nous aveuglent même, et alors nous pouvons sembler absents...

Et n'est-ce pas là aussi une éclosion magnifique de l'habitation humaine que de rêver les yeux ouverts ; que de porter avec soi et dans sa présence des formes d'absence, que de vivre et d'être vécu parfois, aussi, un peu, par des présences de l'absence ?

---

15. G. Anders, *Visite dans l'Hadès* [1966], Lormont, Le Bord de l'eau, 2014, p. 29.